

une Française afro-brésilienne au Brésil :



La procession de la **Virgen de la Merced**, syncrétisée à Cuba avec **Ochala**, divinité de la création des Yoruba, parcourt les rues de La Havane accompagnée de tambours africains. (Photographies et légendes de Pierre Verger.)

Gisèle Cossard, pour vous, qu'est-ce que l'Afrique au Brésil, ou si vous voulez quels sont les traits africains que l'on retrouve au Brésil ?

En fait, si l'on peut parler de l'Afrique au Brésil, on doit mentionner des aspects très divers parce que l'Afrique s'y manifeste dans beaucoup de domaines, mais pas de façon égale dans tout le pays. Il y a des pays qui ont été beaucoup plus imprégnés par l'Afrique, du fait que les esclaves étaient venus en plus grand nombre. Le domaine où l'Afrique est restée le plus authentique est probablement le domaine religieux. Les cultes africains que l'on rencontre ici, sont pratiquement identiques à ceux que vous trouvez dans diverses régions d'Afrique, et les gens se réfèrent à ce qu'ils appellent des nations, en fait, à des ethnies tout à fait précises. Ils vous parlent des Alaketu, des Jéjé Mahi, des Jéjé Dahomey, des Congo, du Nagô, on parle des Angola. Tout cela se réfère à des régions très précises d'Afrique qui se situent soit dans le golfe de Guinée, ou plus bas, au Congo et en Angola.

Pouvez-vous nous dire à quelle zone géographique correspondent ces populations ?

La zone géographique concernée est plus spécifiquement celle du Golfe du Bénin. Le terme de golfe de Guinée recouvre toute la côte d'Afrique pratiquement jusqu'à l'Afrique du Sud, mais je me réfère ici plus particulièrement au golfe du Bénin, aux Nigériens, à ceux qui parlent yoruba, ou fong. Ce sont deux langues que l'on retrouve dans les rituels.

Vous avez parlé de ketu, de jéjé à quoi cela correspond-il ?

Kétu c'est la région de Kétu même, à quelques kilomètres à l'intérieur du Bénin, et les Jéjé ce sont les Fong de l'ancien Dahomey, qui est le Bénin maintenant. Les Ijesha c'est au Nigeria, du côté d'Ilesha, d'Oshogbo, d'Igeshu, toute cette région où les gens se disent Ijesha. Il y a aussi ceux qu'on appelle les Congo et les Angola qui sont venus du royaume du Congo et du nord de l'Angola. Ce sont les gens qui parlent kimbundu ou kikongo. Les

entretien avec Gisèle Cossard

cantiques que j'ai pu récupérer, noter, chez lesdits Angola, puisqu'on n'emploie pas le terme d'Angolais, ce sont des cantiques en kikongo.

En parlant d'Afrique au Brésil, vous avez commencé par parler de religion ?

Oui, l'aspect religieux est très important avec des cérémonies où apparaissent les divinités incorporées qui viennent danser les grandes légendes, où les gens entrent en transe. C'est un théâtre religieux, et les danses, les costumes, les attributs des divinités, leurs insignes sont copiées sur celles de l'Afrique. C'est exactement celles que l'on retrouve dans les temples africains des endroits que je vous indique. L'autre aspect est peut être plus diffus. Parlons d'abord de la musique. Cette musique, c'est très important pour les Brésiliens, ils vivent en musique. Cette musique peut subir des influences européennes ou nord-africaines mais elle est typiquement africaine. Au moment du carnaval, dans les écoles de Samba, les instruments de musique, ce sont l'agogo, le kashishi, tous les types de tambours, c'est extrêmement diversifié. Il y a aussi des instruments comme le reco-reco, qui est un bambou que l'on gratte avec une baguette. Toute cette musique est très riche en rythmes divers. C'est dans ces sources qu'il faut chercher l'origine de la samba. Les Européens disent la samba, mais les brésiliens disent le Samba. Le samba est typiquement brésilien, mais ses racines plongent à coup sûr, dans la tradition africaine du Brésil. Il en va de même de la tradition culinaire. La cuisine que l'on peut trouver, les plats que l'on peut vous offrir à Salvador sont des plats africains à base d'huile de palme, de crevettes, de gombo, d'épinards, cuisinés exactement comme à Cotonou ou à Porto-Novo. Maintenant, je pense qu'il y a encore un aspect plus profond que ceux-ci, c'est la pensée brésilienne où l'on rencontre une grande influence de l'Afrique. Les Brésiliens, des métis pour la plupart à des degrés divers, ont été imprégnés parce que maîtres et esclaves vivaient très proches les uns des autres. Il y avait aussi des esclaves qui avaient été libérés, du reste, et tous ont vécu en communauté. Les enfants ont été élevés souvent par des domestiques africains, et ils sont imprégnés d'une pensée africaine.

Pouvez-vous nous donner un exemple ?

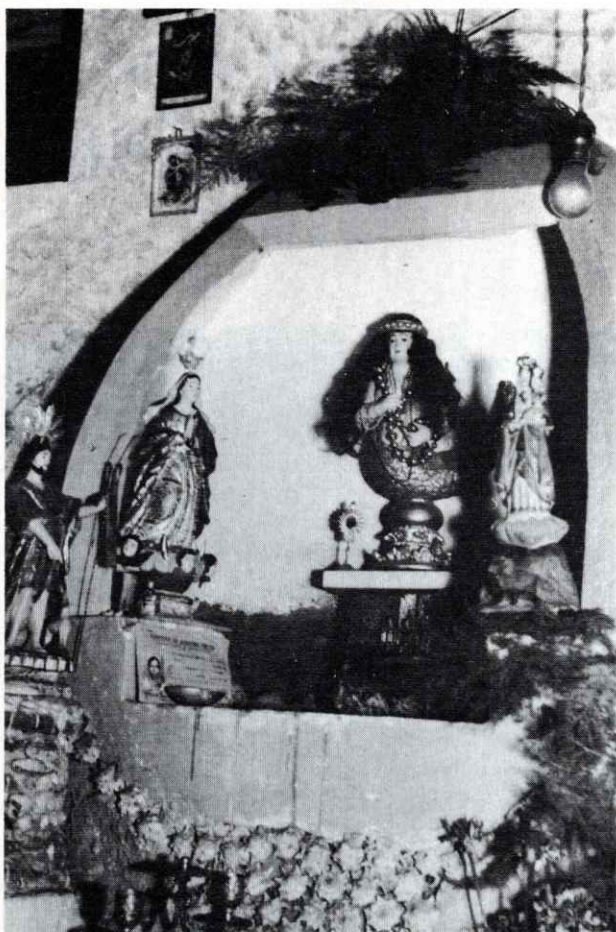
On peut noter des faits précis dans l'établissement des relations entre personnes, même quand ce sont

des relations d'affaires. Les choses ne se font pas en fonction d'éléments rationnels. Une relation affective s'établit entre les deux parties, pas seulement affective du reste, il s'agit aussi d'une relation intuitive. Les gens ressentent une attraction pour la personne, ils sentent que c'est une bonne affaire, c'est une réaction très à fleur de peau. On ne peut pas déterminer ce qui entre dans leur manière de penser. La relation est intuitive. Parfois des affaires ratent parce que certains ont vu des signes qu'ils ont interprétés dans l'attitude de leurs interlocuteurs et ils se referment sur eux-mêmes. Ils ne font plus l'affaire, on ne sait pas très bien pourquoi, mais eux sentent que, comme ils disent, « mon ange gardien n'était pas d'accord ». Ce n'est pas une réaction européenne. Il y a aussi une manière d'envisager l'existence où rien n'est dû au hasard, tout est volonté des dieux. Bon nombre d'éléments sont interprétés comme des manifestations de la volonté des dieux, soit par le rêve, soit par des événements fortuits qui arrivent et que les gens interprètent comme des signes de l'invisible qui les orientent dans leur existence. En fait, l'Afrique a culturisé les Blancs. Il y a un tel mélange ici qu'on ne sait plus délimiter des frontières. Par exemple les gens ne sont pas au courant du temps. Leur conception du temps est différente de la nôtre. Il y a les grands temps et les temps morts. Cela aussi c'est très africain. Il y a des époques importantes puis, au contraire, on ralentit son effort, on travaille beaucoup par à-coup. Ce qui n'est pas du tout européen ! Et puis, cette insouciance du lendemain est peut-être due à une apparence de facilité d'un pays tropical, qui fait que l'on ne se projette pas dans l'avenir, on n'y pense pas. Dieu ou les divinités y pourvoient.

Un autre trait à noter c'est la facilité des rapports entre les gens. Il y a une hiérarchie, il y a le respect dû aux gens plus âgés, aux anciens, mais les rapports journaliers sont beaucoup plus spontanés. Il est facile de faire connaissance. Il y a cette bienveillance, cette ouverture que j'ai rencontrées aussi quand j'ai vécu en Afrique.

Pour vous quelle est la spécificité de cette africanité brésilienne par rapport à celle de l'Afrique ?

Je crois que ce qu'il faut d'abord noter c'est qu'il est plus facile d'aborder l'Afrique au Brésil que de l'aborder en Afrique. Ici il n'y a pas de castes, pas de limite à la couleur, donc les blancs peuvent s'appro-



Un autel à Bahia où figurent côte à côte, Yemanjá la sirène et des saints et saintes de la religion catholique.

cher de l'Afrique sans grande difficulté. L'Afrique est à tous les Brésiliens quel que soit leur couleur. Et quand on est Européen, on peut au bout d'un certain temps être très bien accepté par les gens les plus traditionnels, à condition qu'on leur donne leur juste valeur.

En Afrique c'est plus difficile, il y a une barrière très grande entre le Blanc et le Noir. Il y a un grand fossé qui est dû au niveau de vie. Ici, pratiquement quelle que soit leur classe, les gens savent manger avec les mains, savent dormir sur une natte, et tous ces détails font qu'il est plus facile de vivre à l'heure africaine au Brésil.

Dans quelle voie faut-il s'engager pour assurer une continuité à l'africanité brésilienne ?

Il y a beaucoup de solutions. Toutes ne sont pas réalisables par suite de contingences matérielles. Il ne faut pas se faire d'illusions. Mais, il semble que le plus grand désir des descendants africains et de ceux qui restent les plus proches de leurs traditions africaines, ce serait celui de reparler les langues africaines. Ils ont une langue qui est figée dans des cantiques dont ils savent plus ou moins la signification. La langue est plus liée à un geste, à une

chorégraphie, ou alors à une action précise au cours d'un rituel. Mais la conversation quotidienne, elle, est impossible, ou alors elle est partielle parce qu'on se sert de mots africains, mais on ne parle pas la langue africaine. Il faudrait pouvoir, avec des Africains qui seraient des pédagogues valables, organiser des cours où les gens arriveraient à parler, par exemple, le yoruba, le fong, le kikongo, le kimbumdu. Cette possibilité de parler les langues africaines s'est perdue il y a environ 50 à 60 ans et il y a cet immense désir dont je parle, de pouvoir les employer. Il y a encore des possibilités de conversation avec des gens très versés dans la divination, les Babalao, les Babalorisha. Au Salvador par exemple lorsqu'il y a eu récemment la visite du roi d'Ijebu, Ejigbo Oba Oyesosin (Bénin), ils ont pu échanger des paroles, des idées, entrer en contact dans leur langue, mais c'est très rare.

Ce qu'il faudrait c'est que ces cours soient donnés par des spécialistes. Il y a eu des essais de cours de yoruba donnés par des Africains pleins de bonne volonté (des étudiants venus au Brésil avec des bourses). Il existait un programme bilatéral de bourses, mais certains étaient des étudiants en médecine par exemple, et ils n'ont aucune formation de pédagogie de la langue, et ce qu'ils donnent, ce n'est pas fonctionnel.

Il faudrait pouvoir mettre sur pied une méthode, avec peut-être des disques, des projections, des éléments audiovisuels qui permettraient aux gens, très rapidement, de développer leurs connaissances et de les utiliser. On pourrait même penser à l'appui de la télévision, de la radio, pour organiser ce genre de chose. D'autre part, il y a un autre domaine où la tradition est tout à fait perdue, c'est dans le domaine de la divination.

La divination qui est la conversation avec l'invisible, la conversation avec une divinité et à travers cette conversation, la possibilité de savoir ce que les divinités exigent d'une personne qui a un problème quelconque à résoudre. Cette divination n'existe plus que sous la forme des cauris, mais le grand jeu de divination, le grand jeu d'Ifa, qui n'est joué que par des hommes au Bénin, est un jeu avec des noix de palme, beaucoup plus élaboré. Or, il faudrait des Babalao très traditionnels connaissant bien le jeu d'Ifa, qui viendraient former des Brésiliens, pour que ce jeu qui est maintenant perdu, reprenne corps ici. Mais là, il faut être très prudents, il ne faut pas faire venir des charlatans, il faut faire venir des gens qui ont un héritage culturel considérable dans ce domaine, une connaissance approfondie du jeu de divination. Ce ne sont pas des intellectuels qui vont pouvoir enseigner cela mais des anciens de la brousse. On note d'autre part, chez les Brésiliens, un immense désir de perfectionner leur connaissance en ce qui concerne les légendes africaines qui se rapportent à chaque divinité. Le souvenir est plus ou

moins conservé par la population mais beaucoup d'éléments se sont perdus et souvent il y a déformations. Il y a des apports nouveaux dus à l'imagination de chacun et à des éléments européens, ou à des éléments indiens, du fait que les choses se déforment, dévient. Or, les Brésiliens voudraient retrouver la tradition originale. Je crois que, d'autre part, il y a une autre recherche qui pourrait être très utile : les cérémonies religieuses, en fait, ce sont des séances de théâtre religieux, où les légendes de chaque divinité sont rejouées pour le public, pour son plaisir et aussi pour qu'il sente le bienfait de la présence divine à travers la danse. Or, bien des éléments, bien des parties chorégraphiques sont devenus incompréhensibles ou peu compréhensibles, il faudrait reprendre tous les éléments chorégraphiques qui sont liés à des cantiques très précis, et chercher à retrouver le symbole, le message qu'ils impliquent. C'est un point essentiel. Les cérémonies sont très appréciées et on sait quels sont les grands danseurs. Bien entendu, ces danseurs ne sont pas danseurs mais des divinités incorporées, et il faudrait pouvoir retrouver tous les éléments des légendes, les traductions des cantiques qui expliqueraient le spectacle et pourraient faire ressortir les messages qui sont donnés par les divinités. En effet, ce théâtre religieux n'est pas un théâtre d'acteurs plus ou moins professionnels, c'est un théâtre où les propres divinités jouent leur rôle et la présence de ces divinités, ce message donné à travers la danse, est bienfaisant pour les spectateurs.

Si je comprends bien, les participants de ces cultes connaissent les types de danse, et les types de divinités qui sont incorporés, mais ne connaissent pas le sens exact de l'expression corporelle ?

Pas toujours. Bien des éléments se sont perdus. Il faudrait retrouver la légende. On sait que telle divinité a telle et telle attribution, exécute tel ou tel mouvement mais souvent, on a perdu le sens de la légende qui est jouée.

A travers le langage du corps de la divinité dont il s'agit, ils savent qu'il y a là un message ?

Oui, à travers la musique et à travers les paroles qui sont, mot pour mot, incompréhensibles mais qui se rapportent à tel ou tel mouvement.

Donc, ils reconnaissent un type de danse, l'expression corporelle d'une danse, sa chorégraphie et la divinité à laquelle elle se réfère, mais ils ne connaissent pas l'origine, ni le sens profond, en fait, de cette cérémonie. Ils connaissent, disons, une certaine référence ?

Oui, pour prendre un exemple, à un certain moment, on lance un collier que la personne en transe doit aller chercher. Elle le fait en un trajet zigzagant, en mimant le serpent et rapporte le collier. On ne sait plus à quoi cela correspond. On ne sait pas pourquoi il est caché, pourquoi on le rapporte, mais on sait qu'elle va chercher ce fameux collier très

particulier. Elle le ramène dans sa bouche. Mais pourquoi ? On ne le sait pas.

Lorsqu'Oya (1) danse, une danse tout à fait spéciale où elle s'agit, on dit à ce moment-là, parce qu'elle danse d'une façon très agitée, très attirante aussi, « Ela està que brando os pratos » qui veut dire « Elle est en train de casser les assiettes ». J'ai retrouvé l'explication lorsque je suis allée en Afrique. On m'a dit : « Cela se réfère au fait que lorsqu'elle est née, sa mère a accouché sur un marché, dans un endroit où il y avait énormément de poterie, et toutes les poteries ont été cassées parce qu'elle s'est agitée au moment des douleurs de l'accouchement. » On se réfère à ce fait, mais personne ne sait plus pourquoi elle est en train de casser ces assiettes. Tout cela est à retrouver. C'est un travail très important, très vaste, qui demanderait un travail d'équipe et des gens très spécialisés, et qui devrait être fait par des Africains.

Comment peut-on assurer aux descendants africains un retour aux sources authentiques africaines ?

Il y a déjà des essais de diffusion de sources authentiques. Il y a des émissions de télévision, de radio où des babalorishas, des prêtres de religions africaines viennent parler, viennent expliquer un certain nombre de points. Les gens peuvent téléphoner pour poser des questions. Mais dans quelle mesure ces personnes sont-elles des références valables, parfois j'en doute un petit peu parce que les notions sont souvent très approximatives par rapport à la tradition, et par rapport à la connaissance des anciens que l'on peut trouver dans les grands centres africains de Salvador. Je pense que les notions diffusées devraient être contrôlées très sérieusement par des personnes dont la compétence ne fait aucun doute, des anciens, ou des chercheurs spécialisés, des Africains vraiment versés dans la tradition, et le canal de communication importe peu. On peut penser à des publications, on peut passer par la radio, ou par la télévision. On peut aussi penser à la projection de films africains avec séances de discussion où l'on commenterait le film, une sorte de table ronde où les gens pourraient poser des questions. Mais il faut des personnalités très compétentes, aussi bien du côté africain que du côté brésilien. Il faut avoir autant d'Africains que d'anciens des cultes, qui accepteraient de laisser un peu de côté cette notion de secret qui est très valable, parce que tout n'est pas accessible de but en blanc à n'importe qui, mais en fait, par suite d'un certain orgueil, peut-être un peu mal placé, a laissé échapper aussi, au fil des années, lorsque les gens viennent à mourir, un héritage culturel considérable.

*Propos recueillis par Emilio Bonvini,
C.N.R.S.*

(1) Oya : Orisha du fleuve Niger en Afrique occidentale (divinité), épouse de Changô.